Enquête

Archives de la revue Enquête

2 | 1985

Au fil de la lignée

Chapitre IV

Le titre du fils

Nouvelle usine, nouveaux techniciens

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/226>

DOI : 10.4000/enquete.226

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1985

Référence électronique

« Le titre du fils », *Enquête* [En ligne], 2 | 1985, mis en ligne le 03 juin 2013, consulté le 26 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/226> ; DOI : 10.4000/enquete.226

Ce document a été généré automatiquement le 26 avril 2019.

Chapitre IV

Le titre du fils

Nouvelle usine, nouveaux techniciens

- 1 Il y a ceux qui, fruits de la longue patience de la parenté, sont devenus agents de maîtrise ou techniciens. De grand-père en petits-fils, chacun un peu plus haut s'est hissé à la force de la ténacité tranquille de la lignée à la hauteur de l'encadrement moyen. Comme leurs pères, ils ont commencé par les métiers ouvriers, puis ont, plus ou moins progressivement, plus ou moins durement, toujours tenacement, mobilisé leurs forces au cours de leur existence pour s'extirper de la pesante continuité. C'est ce qu'en sociologie on appelle la mobilité professionnelle. Et puis, il y a ceux qui s'extirpent brusquement de la lignée par l'épisiotomie du diplôme. Fils de paysans, d'ouvriers, de petits employés de la fonction publique, ils n'exerceront jamais le métier du père. Une incubation dans le système scolaire puis l'opération du diplôme et l'on brutalise l'histoire familiale. Les enfants doivent inventer de nouveaux modes de vie.
- 2 Qu'une grande entreprise moderne s'installe dans une région de vieilles industries et de petites exploitations agricoles et voilà les fils de paysans et d'ouvriers de métier aspirés par la nouvelle venue. Que l'Éducation Nationale crée de nouvelles filières de formation de techniciens¹ et les éléments sont réunis qui rendent possible l'accession directe au grade de technicien.
- 3 Comment être technicien (ou maintenant agent de maîtrise), travailler dans une grande entreprise, vivre localement sa nouvelle identité, alors que la logique de la lignée familiale-professionnelle telle qu'elle s'était déroulée jusqu'au milieu des années soixante vous « destinait » à être agriculteur, ouvrier des chantiers navals ou employé d'une administration locale ? Comment devient-on technicien depuis le début des années soixante-dix, à partir des nouvelles filières de production de l'encadrement moyen des entreprises industrielles ? Peut-on vivre son travail comme son père le vivait lorsqu'il tenait, lui, son métier de son propre père ? Un nouveau groupe social n'est-il pas en train de naître ?

Un fils de paysan entre à l'usine

- 4 Richard et Colette Orion, c'est le terroir, la viticulture puis le maraîchage. Les deux lignées donneront leurs fils à la grande industrie : Richard, son frère et les quatre frères de Colette. Le frère de Richard est technicien et se spécialise dans le domaine de la viticulture : la fibre est encore là !
- 5 Les trois frères aînés de Colette sont passés par la SNIAS. Deux y travaillent encore comme cadres assimilés, le troisième a quitté l'entreprise alors qu'il était OS, pour créer une petite entreprise d'auto-école. Le frère aîné est OQ à la Shell et la petite sœur s'est mariée à un commerçant. Des deux lignées, seuls ces deux derniers n'habitent pas la commune d'origine : ils habitent celle d'à côté. Les lignes généalogiques s'enracinent bien profond en pleine terre. Huit hectares en propriété du côté de Richard, quelque quatre hectares en location du côté de Colette. Des familles bien provençales avec, comme dans toutes les familles bien provençales, quelques surgeons venus d'ailleurs en Méditerranée : la grand-mère de Richard est née en Italie ; le père de Colette, arrivé jeune en France au début du siècle, est le cinquième d'une famille italienne de neuf enfants. Il s'appelait Adriano. Agriculteur jusqu'à 58 ans, il a dû quitter sa terre pour s'embaucher à la SNIAS en 1961 comme OS... Il est mort la même année d'un cancer. Que pouvait faire Adriano à la SNIAS ? À partir de 1961, et jusqu'en 1971, Colette vivra en HLM avec sa mère. La rupture avec le monde paysan est consommée brutalement et sanctionnée par le passage de la ferme à l'HLM.
- 6 Le père de Richard mène sa destinée agricole jusqu'à son terme : à 70 ans, il continue avec sa femme à travailler sur une partie de l'exploitation. Petit-fils d'agriculteurs italiens immigrés en France, Richard se sent néanmoins provençal par sa mère, jusqu'au tréfonds de l'être. Avec le père, la terre, la commune natale où vit encore ou presque toute la famille et Colette, sa femme, fille du voisin dont les terres jouxtaient celles du père de Richard, la mythologie familiale provençale que Richard nous construit à partir de l'évocation du passé proche s'autorise de quelques solides référents.
- 7 Richard Orion entre à la Solmer au début de 1975 parmi les derniers embauchés du grand train d'embauche lancé avec le démarrage de l'usine. On ne peut pas dire qu'il entre dans la sidérurgie par vocation :

Richard.– Travailler à la Solmer, je continuais à habiter à C., mon village, mes copains, mon machin, les amis, la famille...
– C'était la raison principale ?
Richard.– Ah oui, absolument ! Autrement, au point de vue paye, évolutivité de carrière, ça aurait été même plus rapide chez X. Mais X, il fallait habiter à Aubagne, ou dans le coin, en ville donc, en HLM, c'était réglé...
- 8 Il n'y entre d'ailleurs pas aisément, au bout d'un an de démarches seulement, après plusieurs courriers. Il espère bien y poursuivre son chemin professionnel jusqu'au bout, jusqu'à la retraite. Dans la région, la Solmer reste une valeur sûre. C'est la sécurité. La trajectoire de Richard est plutôt classique : BTS, 9 mois dans l'industrie en 3x8 et dans des conditions difficiles en attente du départ en coopération militaire, un an de coopération en Afrique, puis un an de petits emplois entrecoupés de deux périodes de 15 jours de chômage avant d'arriver à l'emploi stable de la Solmer. On ne s'arrêtera pas sur les détails de la trajectoire qui mène du premier emploi à Solmer, mais plutôt sur ce qui va constituer un de ces accrocs que l'existence ne raccommode jamais parfaitement. Il ne

s'agit pas de l'abandon de la vie paysanne avec l'entrée dans le monde industriel. Bien entendu Richard aime le travail agricole et n'a jamais renié son admiration pour le travail du père. Mais il est réaliste, il connaît les difficultés du monde paysan, les modestes revenus qu'il procure, les astreintes horaires et la captivité professionnelle qui le caractérisent. Aussi en est-il sorti avec l'assentiment du père et sans le sentiment de trahir qui que ce soit ou quoi que ce soit. Il s'agit d'un de ces accrocs que l'on ne remarque jamais au moment où on les fait, que l'on attribue ensuite, quand on les remarque, à une imprudence, une vétille de jeunesse et qui, pourtant, sont comme inéluctablement inscrits dans la texture d'une existence. Richard est sorti de la condition paysanne avec un BTS qui l'autorise à devenir technicien et non avec le diplôme qui lui aurait permis de devenir ingénieur. Bien entendu, il aurait fallu solliciter encore un peu plus un budget familial déjà fragile, mais Richard sait que la famille était prête à cela, pour assurer le meilleur départ possible à ses deux seuls enfants. Richard juge sévèrement aujourd'hui la légèreté de ses 18 ans. Pourtant, rien n'indique une telle légèreté dans l'énoncé qu'il fait lui-même de son cursus, puisque l'année de son BTS, il présente des concours (INSA Lyon, École des Ponts et Chaussées, École d'ingénieurs de St-Etienne...) Le verdict est là : 4 en mathématiques. "Six petits points", trois petites années d'études le séparaient du diplôme d'ingénieur. S'il avait su, il se serait donné un peu plus de peine, dit-il. Il ne savait pas qu'une telle barrière séparait l'univers technicien de l'univers des ingénieurs. Il le pressentait quand même, car il a tenté le coup pour devenir ingénieur mais trop tard. On ne sort pas aussi facilement des filières techniques.

- 9 Ce qu'il pressentait et qu'il méconnaissait en même temps, c'était le fait que les lignes sociales de fracture jouaient sur ces quelques points en mathématiques et sur ces quelques années. Aussi agile soit-on, on ne les franchit pas avec « un peu de peine ». Il ne sait pas que bien de ses collègues ont vécu le même type d'« expérience ». Certains nous l'ont transmis et les statistiques en témoignent crûment. Les mathématiques, le français, les matières « fondamentales » du système scolaire ont joué leur rôle d'arbitre des destinées scolaires mais pas en séparant les esprits « conceptuels » des non conceptuels comme le pense une certaine psychologie, expéditive pour les enfants des couches populaires et tous ceux qui ont maille à partir avec l'institution scolaire. Bien que ne disposant que d'indices fragiles à partir des propos de Richard Orion, on peut penser que la situation d'adolescent de Richard est celle d'un « double bind » socio-culturel. Il connaissait, d'un côté, le poids des attentes parentales, et en particulier maternelles, sur le plan scolaire : on désire que la descendance entre honorablement dans le salariat. Ces attentes poussaient Richard à un certain conformisme scolaire :

« J'étais au lycée, j'étais en quatrième, le sport pour elle c'était... si j'allais au foot, je n'apprenais plus mon latin, et on m'a fait suffisamment chier avec le latin... »

- 10 D'un autre côté, rien dans la lignée et l'entourage de Richard ne le prédisposait à se motiver pour des matières un peu gratuites et abstraites et, de ce point de vue, latin et mathématiques, c'était bonnet blanc et blanc bonnet, d'où son ironie mordante contre les matières académiques, « inutiles » :

« J'ai fait deux ans de latin, j'ai fait mes humanités, Monsieur ; là c'est le piège, j'ai fait deux ans de latin : pourquoi ? Parce que mes parents... il fallait étudier. »

- 11 Richard, totalement imprégné de sa culture paysanne familiale, était sommé par ceux-là mêmes qui la lui avaient transmise de s'en séparer pour s'initier à d'autres savoirs. Et, à propos du latin, tout s'est passé comme si la mère de Richard, qui ignorait tout des arcanes et des dédales de l'appareil d'enseignement, considérait qu'il était toujours bon

d'engranger du savoir. Mais elle le faisait suivant une logique d'accumulation incongrue : dans le système d'enseignement, les péculs culturels ne peuvent se réinvestir n'importe où, à l'inverse des péculs monétaires qui, eux, n'ont pas d'odeur. Discipline cotée de l'enseignement général, le latin perd toute sa valeur dans les filières techniques. Et, au moment des choix, au moment de l'orientation en seconde, « naturellement », on s'orienta vers les filières techniques et l'on découvrit, mais un peu tard, que lorsqu'on y était, on y restait².

- 12 Entre 18 et 20 ans, donc, après avoir passé son brevet de technicien en fabrication mécanique, Richard décide de s'éloigner de plus de cinq cents kilomètres de sa famille pour aller préparer son BTS alors qu'il aurait pu le préparer tout près, à Marseille. Inutile de vouloir pénétrer le secret intime de ces deux années où vont se rompre des siècles de continuité paysanne. On peut seulement supputer que pendant ces deux années de ce que certains appellent enseignement professionnel long, et d'autres enseignement supérieur technique court, Richard va apprendre en même temps le refus de la condition ouvrière, et, comme sa tentative d'entrée en école d'ingénieur le prouvera, l'impossibilité de sortir du technique pur pour devenir ingénieur, en bref, il va apprendre à se situer dans sa nouvelle place sociale³.
- 13 En 1970, à 20 ans, il revient donc chez ses parents, il possède le titre de technicien supérieur, il va travailler dans une grande entreprise comme technicien, il cesse de jouer au football pour jouer au volley-ball, il fait la connaissance de sa future femme, comptable et paysanne.
- 14 Alors, Richard Orion en 1970, qu'est-il vraiment ? Nouveau technicien d'industrie, fiancé à une comptable de PME, en rupture de banc avec l'ancienne condition sociale et culturelle, en cours d'invention d'un nouveau mode de vie de couches moyennes salariées ? Ou digne rejeton d'une longue lignée paysanne attachée aux traditions de sociabilité locale, fiancé à une paysanne et, au surplus, employé dans une entreprise proche parce qu'il faut bien, aussi, assurer la pitance ? Deux sociologies seraient bien prêtes ici à se chercher des teignes pour emporter la décision et elles auraient bien tort de vouloir maintenir ce type d'alternative belliqueuse car on ne gagne jamais rien à vouloir réifier les existences individuelles à partir de telles assignations identitaires.
- 15 Essayons plutôt de comprendre où se situent les périodes-clés de l'existence de Richard Orion : on peut distinguer, premièrement, la conjoncture des années 1970-1973 qui est celle du départ de la paysannerie, de l'insertion dans le monde du travail Industriel et du mariage, et, deuxièmement, celle de 1979-1982 qui correspond, tant sur le plan professionnel que sur le plan familial et résidentiel, à une sorte de deuxième installation dans la vie à partir de laquelle la destinée semble alors bien tracée. Entre les deux, Colette a cessé de travailler et a donné trois enfants à la famille, elle n'a nullement l'intention de reprendre une activité professionnelle à moins d'y être absolument contrainte par des raisons d'ordre pécuniaire.

Les Orion (cf. Annexe *infra*)

- 16 Partons de 1979, date à laquelle la direction de la Solmer a engagé un vaste programme de restructuration. L'entreprise manque d'informaticiens qualifiés et la direction reproche en particulier au système d'enseignement public de ne pas être capable de lui fournir les qualifications voulues en informatique⁴. La voie technicienne royale de l'informatique de process s'ouvre alors assez largement aux techniciens déjà en place, prêts à se recycler.

Richard Orion fait partie de ceux qui vont bénéficier des stages d'informatique proposés par la Solmer⁵. Deux mois de stage d'informatique à l'autre bout de la France, plus quelques autres de formation générale et technique, mettent Richard dans la meilleure position possible pour s'approcher au plus près, un jour, de la position de cadre. La démarche est sans péril et mieux assurée que celle des techniciens non diplômés qui, comme Jacques Mondan⁶, jouent le tout pour le tout sur une formation du CNAM sans avoir l'assurance de voir cette formation reconnue pleinement par la direction. Alors que le technicien Richard Orion joue son passage comme assimilé-cadre, le technicien Jacques Mondan joue son maintien dans la catégorie et risque un retour vers des catégories ouvrières. Le marché de l'emploi interne de la Solmer offre de bonnes possibilités de promotion pour les techniciens pourvus d'un BTS.

- 17 De la série de stages accomplis par Richard Orion, on pourrait conclure à un fort investissement professionnel de sa part. Les deux mois de stage dans l'Est ont mobilisé matériellement Richard et sa famille. Pour autant, Richard ne semble pas s'impliquer dans cette aventure professionnelle. D'ailleurs, ces stages ne résultent aucunement, d'après ce qu'il nous en dit, d'une stratégie personnelle de formation, contrairement à Jacques Mondan⁷.

« Depuis deux ans, j'ai changé un peu de voie... C'est une proposition qui m'a été faite, qui vient d'en haut si vous voulez. On m'a demandé de faire autre chose que la mécanique. Donc je fais pratiquement depuis deux ans du process. »

« J'avais envie de changer d'air. On m'aurait proposé une évolution quelconque au niveau de l'entretien mécanique, sans problème... bon, on m'a proposé autre chose, j'ai fait autre chose, sans problème. » (Richard Orion)

- 18 L'univers de l'entreprise lui apparaît un peu comme celui de la dépossession de son destin. Il est placé sur un cursus, suivant un plan de carrière pré-établi et, si son comportement est convenablement adapté au profil ainsi assigné, il arrivera peut-être avec un peu de chance et avec le temps au statut de cadre assimilé⁸.
- 19 De ce point de vue, il partage avec ses collègues partis du même diplôme et ayant connu approximativement le même type de première insertion dans la vie professionnelle, un même champ de possibles. Certains iront plus vite que d'autres, voire un peu plus loin, mais, *grosso modo*, ils connaissent le même champ limité des possibles professionnels. Et le ressentiment de Richard Orion devant la barrière étanche du statut de cadre est très largement partagé dans les rangs de cette catégorie⁹. Les techniciens en route vers la quarantaine et bloqués aux indices 285 ou 305¹⁰ se désinvestissent dans leur rapport au travail¹¹ ou bien, mais apparemment le cas est moins fréquent, ils surinvestissent pour sauter la barre (par la formation volontaire avec cours du CNAM par exemple et par le zèle professionnel). Tous ces phénomènes de désinvestissement ou d'investissement dans la vie professionnelle font ressurgir le travail de la lignée et le poids des inscriptions de classe familiales.
- 20 Nous rejoignons sur ce point Claude Thélot lorsque, à la fin d'une longue analyse, il conclut que « l'influence du milieu d'origine se pérennise durant toute la vie active des descendants, indépendamment de leurs études et de leur position initiale »¹². Que l'on nous permette à ce propos une courte digression sociologique.
- 21 C. Thélot montre tout d'abord que le schéma simple (suivant le modèle de la « transmission en cascade ») qui, dans un premier temps, fait dépendre la position initiale de l'origine sociale (suivant la double loi de la sélection scolaire et du rendement différentiel des diplômés) et, dans un second temps, la position sociale finale de la

position initiale, ne suffit pas à expliquer les phénomènes de mobilité et d'immobilité sociale. Le schéma plus complexe qui consiste à faire entrer en jeu le diplôme en plus de la position initiale pour expliquer la position finale ne convient pas mieux¹³. C. Thélot conclut donc que les hypothèses simples qui cherchent à expliquer la liaison entre origine sociale et position sociale en fin de trajectoire à partir des étapes intermédiaires de la trajectoire (études, position initiale, ambitions de jeunesse ou autres) ne suffisent pas : l'origine familiale exerce une influence pérenne sur tout le cursus ultérieur au-delà des péripéties de la trajectoire ! elle exerce une force de rappel qui travaille (vers le haut ou vers le bas) la trajectoire sur toute son étendue. Toute la question est alors de savoir comment s'exerce cette force de rappel. Thélot convient qu'il est nécessaire de « faire intervenir des facteurs macro-sociologiques », mais, arrivée à cette étape, son analyse ne débouche plus. Il critique à juste titre le scholaro-centrisme de certaines explications de la mobilité mais est tout prêt à s'enfermer lui-même dans une sorte de familialo-centrisme. Un certain historicisme du lignage risque fort de nous masquer certains des rapports sociaux à travers lesquels se constitue une existence. Il faut donc prolonger l'analyse et tenter de comprendre en particulier comment la force de rappel de l'origine sociale ne s'exerce qu'en fonction de la position de l'individu dans la division sociale du travail, de sa perception de sa position dans les relations professionnelles et, au-delà, de sa perception de son identité sociale et de la conscience d'appartenir à un groupe, ou une classe sociale. La force de rappel de la lignée se manifeste avec une force particulière sur toutes les formes de motivations au travail et les modes d'investissement professionnel, mais ces formes de motivations ne se constituent elles-mêmes que dans un jeu d'adéquation et d'ajustement de la trajectoire sociale-familiale et des places que construisent et reconstruisent en permanence les bouleversements de la division sociale du travail.

- 22 On a déjà constaté, par exemple, que la loi du rendement différentiel du diplôme, en fonction de l'origine sociale, s'exerçait de manière très différente et suivant des intensités très inégales selon la place du diplôme, à un moment déterminé sur le marché du travail et suivant les recompositions permanentes de ce marché du travail. Dans notre exemple, il apparaît qu'elle s'exerce avec toute sa force lorsqu'il s'agit du baccalauréat technique, mais qu'elle s'exerce beaucoup moins puissamment pour les détenteurs de BTS et peut-être de manière quasiment nulle pour les détenteurs de BTS d'électronique (dans ce cas, l'origine sociale a travaillé avant, dans le choix même de l'option). Dans ces derniers cas, en effet, la possession du diplôme et sa relative rareté dans le courant des années 1970 et au début des années 1980 prédéterminent une place sur un plan de carrière assez bien dessiné.
- 23 De plus, l'état même de la division sociale du travail désigne les problèmes où se jouent les « destinées ». La restructuration de l'appareil industriel et, en l'occurrence, de la sidérurgie, désigne les problèmes des qualifications. Les modes d'investissement professionnel vont se jouer en priorité sur ce problème des qualifications et la lignée va alors peser de tout son poids à partir des modes de rapport au savoir qu'elle a engendrés. Mais le poids de la lignée n'est pas le poids d'une causalité uniforme et lorsqu'elle passe par les pratiques concrètes et les consciences individuelles, elle fonctionne sur le registre de l'ambivalence ou de la contradiction.

L'éducation, c'est apprendre à se débrouiller

- Richard : Je suis très content de la manière dont j'ai été élevé, éduqué. Et à la limite, je suis un peu déçu parce que je n'arrive pas à faire pareil. Parce que c'est pas le même rythme de vie, c'est lié à mon boulot. À midi, je ne suis pas là, je bouffe sur place. Mon père, il était à table...
 (...) Je ne consacre pas assez de temps aux enfants.
 - Colette : Je ne suis pas d'accord... Souvent les gens sont en admiration devant un papa comme ça, qui est autant disponible, parce que c'est pas très fréquent...
 - Richard : Il faut leur apprendre des tas de trucs, et au travers des questions des gosses, on peut toujours arriver à leur faire comprendre, pourquoi il fait jour, pourquoi il fait nuit... Justement, on peut à partir de trucs comme ça amener les gosses à se poser des questions et à trouver tous seuls les réponses. C'est valable dans tous les domaines.
 - Colette : C'est ce qui se passe, d'ailleurs...
 - Richard : Il faut leur apprendre à apprendre, c'est l'essentiel.
 - Ça vous plaît ?
 - Richard : Ça me plaît et c'est marrant, ça, ça me plaît et puis être prof, non ça ne plaît pas trop. Alors c'est un peu ambigu comme position. Je le fais pour le plaisir, je serais prof, je suis sûr que je le ferais pas pour le plaisir... C'est pas pour le plaisir que je vais à Solmen... Et finalement, ça sennait peut-être du gaspillage !
 - Colette : Les études, c'est vrai, j'aimerais qu'ils en fassent.
 - Richard : C'est le problème de l'éducation, en fait, c'est pas tellement de faire des études, c'est d'apprendre à apprendre d'abord. En fait, ce qui permet de s'en sortir c'est pas tellement d'avoir une grosse tête... il faut arriver à se servir de ce qu'on a appris. Quoi qu'on fasse, finalement on peut toujours arriver... En fait, il faut voir si on juge l'activité professionnelle de l'extérieur en disant, tiens celui-là il est ingénieur, donc grand standing et machin, alors qu'en fait... à la limite c'est un ouvrier évolué. Par la société, il est sur un piédestal... alors que finalement, il y a des tas de gens qui se débrouillent aussi bien en manipulant de droite à gauche, en étant plombier.
 - Richard : L'éducation, c'est ça... c'est d'apprendre... d'arriver à connaître ses droits, d'arriver à se débrouiller, d'aller voir à droite à gauche...

- 24 L'histoire de Richard Orion va nous le montrer. Richard a donc suivi plusieurs stages de formation professionnelle mais sans apparemment s'y impliquer fortement : il se sait inscrit sur un profil de carrière qui, moyennant un certain conformisme, va le porter au seuil de l'encadrement. Mais les choses sont peut-être plus compliquées. Pour Richard, le rapport au savoir, qui est certainement un des points nodaux de la compréhension de son mode d'inscription dans l'usine, est très profondément ambigu. Il est fait de défiance, de rejet, d'attirance, et la formation peut apparaître à la fois sur un mode strictement instrumental comme un moyen de promotion dont les contenus sont assez indifférents et comme la possibilité de mieux agir sur le fonctionnement de l'usine.
- 25 DÉFIANCE, du fils de paysans : la transmission du savoir est une affaire de transmission filiale, c'est l'affaire du père et du fils et non celle des institutions scolaires ou de n'importe quelle autre, bâtie sur le même modèle. Le père ne donne pas de diplôme, il transmet les savoirs vrais, ceux qui apprennent à se débrouiller dans la vie. Richard est issu d'une lignée où l'on ne passait pas par l'école pour apprendre un métier et, ce qui était la même chose, pour apprendre à vivre et à se débrouiller dans la vie. L'apprentissage des savoirs professionnels était indissolublement lié à l'éducation, c'est-à-dire l'apprentissage de la vie, et cela, c'était le privilège du père. Comment accorder à l'école et à l'usine ce qui devrait être le privilège de celui-là seul ?
- 26 REJET, de la part d'un individu dont l'ascension sociale est barrée autour de 40 ans, non du savoir en lui-même, mais de la sacralisation du diplôme : la légitimité du diplôme ou de son équivalent relève de la mascarade sociale dont le terroir est prompt à se gausser comme il est prompt à se gausser des formes un peu trop ostentatoires du pouvoir. Mais cette mascarade est terriblement efficace lorsqu'elle grave les statuts sociaux dans le marbre d'une existence. Comment ne pas voir dans ce rejet l'expression d'un

ressentiment à l'égard de ceux qui élèvent des barrières sociales retranchés une fois pour toutes derrière leur diplôme¹⁴ ?

- 27 ATTIRANCE du technicien d'industrie : n'est-ce pas lui qui s'est présenté aux concours pour accéder à des écoles d'ingénieurs ? Et son BTS ne le protège-t-il pas lui-même face à ceux qui, comme Jacques Mondan, vont passer leur vie, ou presque, à combler le handicap d'une absence de BTS ? Mais c'est vrai, il n'élève pas la muraille de Chine du diplôme d'ingénieur face à des techniciens qui, lorsqu'ils sont fils de travailleurs indépendants, se sentent plutôt attirés vers le monde des cadres. Enfin, attirance vers les savoirs techniques, ceux qui servent vraiment à faire marcher l'usine face aux savoirs gestionnaires des ingénieurs qui, à ses yeux, ne sont même plus de bons techniciens.
- 28 Comme beaucoup d'autres techniciens, il a le sentiment de ne pas être utilisé au mieux de ses capacités. Plus généralement, il a le sentiment que les savoirs techniques sont dépréciés, alors même que leurs responsabilités sur la marche de l'entreprise sont très grandes : dans une industrie de process, les arrêts de production doivent être réduits le plus possible : les techniciens de l'entretien occupent une position-clé. Ceci contribue à nourrir un certain ressentiment vis-à-vis des ingénieurs qui, à ses yeux, font figure de porteurs d'une logique capitaliste : celle qui organise le processus de production selon les exigences des équilibres financiers et du profit.
- 29 Ces savoirs concrets lui apparaissent dominés par les savoirs gestionnaires, savoirs abstraits portés par des agents investis de la légitimité du diplôme, extérieure à celle des savoirs efficaces qui font marcher les installations. Dans ces conditions, Richard ne s'investit pas dans un jeu dont les règles lui sont étrangères.
- 30 Mais bien que partageant sur ces points les problèmes et le ressentiment des autres techniciens, Richard ne s'en sent pas pour autant solidaire et ce tout simplement parce que sa vision du monde, des autres et sa représentation de lui-même s'alimentent à d'autres matrices symboliques et parce que l'organisation même de son existence se fonde ailleurs, sur sa famille. De ce dernier point de vue, l'événement que fut la grève de 1979 est particulièrement révélateur et ce précisément en ce qu'il révèle à la fois les lieux de solidarité sociale et les formes de mobilisation personnelle et familiale requises en période de crise.
- 31 Richard Orion dit comprendre les motivations des syndicats, il regrette que l'entreprise n'ait pas compris plus tôt les problèmes des travailleurs et les ait contraints à se battre ainsi, et, pourtant, il présente les grévistes comme une minorité de « peigne-cul ». Concrètement que fait-il ? Il se débrouille ailleurs et en famille, il aide le père aux champs, suit une formation professionnelle de moniteur d'auto-école (au cas où les choses tourneraient vraiment mal) et aide son beau-frère, propriétaire d'une entreprise d'auto-école. Il regarde à distance les agitations de l'usine avec cet anarcho-individualisme du terroir qui vous fait en Provence le cœur à gauche et la pratique réaliste¹⁵. Nous l'avons dit plus haut, 1979-1982 constitue pour Richard Orion une période-clé sur le plan professionnel. Elle constitue également une période-clé sur le plan familial et résidentiel.
- 32 En ces années, l'effort matériel et financier de la famille Orion connaît son paroxysme : ils viennent d'avoir leur troisième enfant et ils se sont engagés dans la construction d'une maison. En 1982, ils emménagent dans une maison de 200 m² non terminée. Depuis un an (et ce n'est pas fini), Richard passe tout son temps disponible à construire sa maison, sur le terrain donné par ses parents. Il est clair que ce ne sont pas les revenus salariaux de

Richard qui vont permettre à eux seuls de passer ce cap difficile. Ils n'occupent tout compte fait qu'une part limitée de l'ensemble des ressources de la famille Orion¹⁶.

- 33 Toute la parenté est mobilisée, et elle a manifesté son efficacité pratique : des habitudes séculaires d'autarcie familiale survivent ici pour passer les conjonctures difficiles¹⁷. Toute la famille épaula le ménage Orion : par la fourniture d'emplois de remplacement en cas de coup dur professionnel, avec l'aide des frères et beaux-frères pour la construction de la maison, par la fourniture de biens et services de toutes sortes comme les légumes du jardin des parents ou la garde des enfants par la mère de Colette, par l'organisation du travail domestique de Colette qui procure de nombreux biens, et aussi par l'adaptation de l'institution de l'héritage qui permet au père de Richard de lui transmettre des terres par anticipation de l'héritage légal.
- 34 On mobilise la parenté pour réussir sa vie familiale (« la famille c'est la priorité »), le mariage entre « pays » a joué son rôle de trait d'union entre le passé et l'avenir, les collatéraux s'épaulent et se convoquent en festivités pour perpétuer la lignée. Belle adéquation où les moyens sont bien ajustés aux fins : la lignée cherche à perdurer, malgré l'industrie.
- 35 Mais attention, si la parenté et le local sont bien le lieu des survivances autarciques et de la célébration des cérémonies par lesquelles le passé se rappelle en permanence au présent, il ne faudrait surtout pas se laisser leurrer par ses représentations topographiques de l'existence suivant une bi-polarisation qui opposerait, d'un côté, l'entreprise et la sociabilité industrielle, et, de l'autre, la famille et la sociabilité locale, ou encore rapports de production ici et là rapports de parenté. L'existence de Richard ne s'organise pas suivant cette alternance bien réglée. On l'a vu, le père et toute la lignée sont présents dans toutes les représentations du travail et le rapport à l'usine, ils sont présents dans les modes d'investissement professionnels de Richard. Mais il faudrait faire preuve d'une bonne dose de naïveté folkloriste pour s'imaginer que la parenté et le local perdurent dans toute leur pureté originelle et anime l'existence de Richard du feu sacré des origines. Richard rend au père ce qui est au père et laisse à la paysannerie l'étroitesse de son univers existentiel :
- « Mon père, c'est vraiment le paysan bien dans la tradition, la terre... Le dimanche, il va faire le tour, il va écouter pousser ses salades et je le comprends hein ! Parce que c'est prenant, c'est passionnant. J'ai trente-deux ans, mes parents en trente-deux ans n'ont jamais pris de congé ! Ils s'octroient de temps en temps trois jours. Alors les congés, c'est : "On va accompagner les gosses en colonie de vacances". On part en bus avec les gosses, on s'occupe des gosses, ça leur fait trois jours où ils se changent les idées, alors vous voyez le niveau ! »
- 36 Richard et Colette, eux, ont été en Tunisie (en coopération), en Algérie (rendre visite au beau-frère en coopération), en Roumanie (parce qu'un des frères de Colette y était en déplacement professionnel), ils partent en vacances dans les Pyrénées (chez un cousin qui y possède une maison)... On reste en famille, mais c'est la famille qui change. La fratrie et les collatéraux ont connu les mêmes aventures et se retrouver en famille, c'est maintenant se retrouver entre cadres et techniciens d'entreprises industrielles. Le local change aussi. Le frère de Colette crée un club de bridge et voilà Richard et Colette jouant au bridge. Depuis son retour en 1970, Richard joue au volley-ball et ne joue plus au football ; or le volley comme le basket connaissent la fréquence relative de pratiques la plus forte chez les cadres moyens (employés, ouvriers et cadres supérieurs venant derrière à égalité)¹⁸. Et puis, entre 1974 et 1976, Richard et Colette assument tous deux alternativement la responsabilité de la maison des jeunes et de la culture de la commune.

En poussant un peu la boutade, on pourrait presque dire que Richard n'est jamais tant paysan que dans son entreprise et jamais tant classe moyenne salariée que dans sa commune d'origine ! Ce n'est qu'une boutade, mais elle indique que l'identité sociale de Richard ne se laisse pas définir suivant le mode de l'alternance (il est tantôt ceci, tantôt cela), mais suivant le mode de l'ambivalence : ce qui dans notre esprit ne signifie pas seulement qu'il soit à chaque moment un peu ceci et un peu cela, mais que la définition même des termes par lesquels on pourrait définir son identité se modifie en fonction de cette ambivalence. La position sociale, les identités de classe ne se laissent pas saisir aussi facilement. Ce travail de la lignée toujours présent ne relève pas d'une mécanique de transmission des valeurs.

Les techniciens : une catégorie ouverte aux quatre vents

- 37 La présence de la lignée et des rapports parentaux dans les rapports au travail et les rapports au monde de l'usine est d'autant plus évidente qu'une catégorie recrute large et que le rapport au travail ne trouve pas encore ses repères symboliques dans une culture d'usine appuyée sur un milieu social historiquement stabilisé. Il est donc bien clair que l'histoire de Richard et Colette Orion ne constitue pas le parangon du mode de vie des techniciens modernes. C'est d'ailleurs ce que nous indique la très grande diversité des trajectoires sociales et des modes d'existence des techniciens ou familles de techniciens que nous avons rencontrés, bien caractéristique du mode de recrutement de cette catégorie dans les années 1960-1970. C. Brich, le déclassé, fils d'ingénieur marié à une fille d'artisan détentrice d'un DUES, après avoir « traîné » de première année de médecine en première année de Faculté, passe par les entreprises d'intérim avant de débiter comme technicien-ouvrier qualifié (contrôle métallurgique), pour devenir pupitreux en 1978, puis programmeur après un an de stage d'informatique suivant la loi de l'effet-cliquet décrite par C. Thélot¹⁹. N. Mico, fils d'OS, époux d'une fille de maçon, devenu technicien après un passage par cinq ans d'armée, en lutte contre la force de rappel de la lignée. M. Zetkin, fils d'ouvrier sidérurgiste lorrain, sorti du système scolaire au cours de sa première de lycée, épouse une fille d'agent de maîtrise de la sidérurgie, puis est affecté directement au service informatique au retour de l'armée. Les voies sont diverses (mais pas forcément mystérieuses) qui mènent ou qui menaient au statut de technicien d'industrie. Bien divers également les destins professionnels des membres de cette catégorie. N. Molin, coincé dans un service cul-de-sac avec son « niveau BTS » a renoncé à toute ambition et même à toute espèce d'intérêt pour son travail (sauf pour la « perruque »). Il ressemble plus à un ouvrier désabusé qu'à l'image que l'on peut se faire du technicien. À l'opposé, les Trissot, tous deux techniciens, offrent l'image du surinvestissement professionnel à l'ancienne. Légèrement plus âgés que la moyenne des techniciens de la Solmer²⁰, ils sont totalement aspirés par le bloc des ingénieurs. H. Trissot a d'ailleurs franchi l'obstacle qui entrouvre la porte de ce paradis des techniciens : il est devenu « 4bis ». Il avait, d'une certaine manière, commencé le travail quelques années plus tôt en épousant sa femme également technicienne, mais de père ingénieur. Ils avaient tous deux commencé dans l'informatique leur travail dans la sidérurgie, lui en 1967 après cinq années d'armée et deux années d'études après le baccalauréat²¹, elle en 1966, avec un brevet de technicien de dessin industriel. C'était le début de l'informatique de process, ils ont tout appris sur le tas et livres en mains sur les premières machines et, en 1980, ils étaient « devenus des

mammouths, des bêtes rares » (H. Trissot). Le passage sur les nouvelles installations s'est fait *in extremis*. Aristocratie technique de l'informatique, les voilà directement mis en concurrence avec les quelques titulaires de DUT frais émoulus de l'IUT, qui font leur apparition dans l'entreprise en 1982 et 1983²². Ils savent que, de plus en plus, les techniciens se recruteront ainsi dorénavant, mais ce qui leur apparaît être la nouvelle petite bourgeoisie de l'entreprise est vite déconsidéré par eux, qui, avec leur titre d'informaticien de process, se prennent un peu pour les aristocrates de l'acier et de l'informatique. L'informatique de l'IUT c'est l'informatique « clean » de gestion, étrangère à l'univers viril de l'usine ou plutôt à l'univers de la production matérielle. La production dans les industries de process c'est le travail ininterrompu des machines. L'informatique de process, c'est du 24 heures sur 24 :

« La formation en IUT est totalement insuffisante pour l'état d'esprit qu'on a ici, dans le sens sécurité et précision. Il faut minimiser l'arrêt du calculateur, eux, ils s'en foutent, s'ils se plantent. Parfois, on sort à 20 ou 21 heures s'il le faut. Même s'il y a un problème, les jeunes partent, rentrent chez eux. » (H. Gélén)

- 38 Pour les Trissot, qui viennent de Lorraine et qui pourtant ne sont ni Lorrains ni d'origine lorraine, c'est toute une tradition qui se perd. L'ostentation dans le respect de l'étiquette sur les lieux de travail (où ils se vouvoient tous deux) est là pour rappeler qu'à l'instar de la vieille garde des ingénieurs lorrains, ils ne se rendront pas.

La catégorie des « techniciens »

Quelques chiffres pour l'ensemble de la France

La répartition par âge des techniciens de la Solmar n'a rien d'aberrant. Elle concorde très bien avec celle des membres de la même catégorie au niveau national. On peut constater, à la lecture des profils démographiques suivant le diplôme, que la catégorie de technicien recouvre, d'une part, une population jeune et diplômée (mode de la distribution : 30 ans) et, d'autre part, une population plus hétérogène du point de vue des âges (deux modes de la distribution : 30 et 40 ans) et des conditions d'accès à la catégorie : plus de 60 % des jeunes possèdent le niveau BTS ou BT contre 34 % pour l'ensemble des techniciens.

Par ailleurs, il apparaît que la structure des emplois de technicien se soit modifiée entre 1968 et 1978 : le poids des dessinateurs a diminué, celui des autres techniciens (sur installations, de laboratoire, de l'organisation du travail) a augmenté. On particulièrement augmenté par rapport à l'ensemble des emplois de techniciens, ceux qui sont situés dans les secteurs technologiquement en pointe :

	Electricité-électronique	Informatique
1968	13,9 %	2,4 %
1978	15,3 %	3,7 %

- 39 On ne peut ici qu'évoquer ces quelques exemples qui mériteraient de plus amples développements. Ils sont l'expression des voies fort diverses par lesquelles on devient technicien et par lesquelles on vit son statut professionnel de technicien. La diversité de l'ensemble de leurs modes de vie n'est pas moins grande. Mais on ne peut en rester là, c'est-à-dire à la situation qui a dominé les années soixante et soixante-dix. Dorénavant, le BTS et son acolyte le DUT (dans une moindre mesure, le baccalauréat technique) deviennent les voies de passage quasiment obligées pour accéder au statut de technicien. Et ceci est particulièrement vrai pour l'informatique. Les techniciens diplômés constituent un groupe social qui devient visible et se développe à partir des années soixante-dix et s'affirme dans les années quatre-vingt. Mais on ne peut tordre le bâton dans l'autre sens et passer du constat d'extrême hétérogénéité du groupe à celui de son homogénéisation par la seule vertu du diplôme.
- 40 Certes, les analyses de L. Boltanski²³ concernant la constitution de la catégorie des cadres pourraient, *mutatis mutandis*, s'appliquer aux techniciens supérieurs pour lesquels la valeur emblématique du diplôme joue son rôle dans la reconnaissance de classe. Certes, la normalisation des cursus de formation qui permettent d'accéder au statut de technicien tend à homogénéiser les modes de socialisation des individus qui les parcourent. Certes, le système des indices légitimé par les conventions collectives²⁴ joue son rôle de repérage des positions dans l'espace social de l'entreprise et contribue, en imposant l'image de l'espace plan de l'échelle des indices, à homogénéiser les modes de représentation des identités professionnelles.
- 41 Mais les restructurations amorcées au début des années 1980 présentent une image encore relativement mouvante des nouvelles places de techniciens dans la nouvelle division du travail. À la frontière des fonctions ouvrières ou des fonctions d'encadrement, certains cherchent encore leur place. La production de nouvelles qualifications est aussi à chercher dans l'organisation tous azimuts de stages "maison".
- 42 Un nouvel espace des postes de techniciens commence à se dessiner et l'on pressent que se constitue une nouvelle élite technicienne, par exemple autour de l'informatique de process, alors que certains secteurs ou certaines fonctions technologiquement plus traditionnels semblent préfigurer la constitution d'un type de technicien à carrière lente et spécialisation étroite²⁵.

Répartition des techniciens par services (Solmer) (1982)

- 43 La perception de l'espace social de l'entreprise est faite à la fois d'une représentation claire, inscrite dans les schémas des conventions collectives, de la place dans l'échelle indiciaire et d'un flou complice sur les salaires, sorte de pudeur discrète qui entoure la connaissance du salaire de chacun²⁶.
- 44 Mais la perception de l'espace social de l'entreprise résulte également d'une sorte d'inquiétude diffuse engendrée par la distribution inégale de l'information sur les restructurations des services. Les entretiens nous montrent que la perception des restructurations est très fragmentaire ; on n'en perçoit que ce qui vous entoure immédiatement et encore, dans un premier temps, la personnalité du chef de service focalise-t-elle souvent plus l'attention que la transformation des contenus du travail.
- 45 La perception de l'espace social de l'entreprise est ainsi faite de zones de clarté et de zones à fortes incertitudes²⁷. La manière de se mouvoir dans cet espace, dont la résultante est ce qu'on appelle, en termes sociologiques, la mobilité professionnelle, dépend d'une multitude de facteurs qu'il n'est pas dans notre intention d'analyser ici. Nous repartirons plutôt de cette idée centrale que la manière de jouer des transformations en cours et d'élaborer des stratégies dépend fondamentalement des formes d'investissement dans le travail et ces formes d'investissement résultent de la place qu'occupe l'activité salariée dans l'ensemble des conditions d'existence et donc des modalités globales de reproduction des individus.

Quand un technicien passe à la maîtrise, en famille

- 46 Reprenons nos pérégrinations pour une histoire courte, qui peut être rapprochée de celle de la famille Orion. Claude Constantin est, comme Richard Orion, un enfant du cru.

Comme lui, il est inscrit fortement dans les réseaux de la sociabilité locale et dans un réseau de parenté. Mais le cru est celui de la classe ouvrière provençale et la parenté est marquée par les migrations méditerranéennes. De plus, sa trajectoire professionnelle suit d'autres cheminements que celle de Richard Orion.

Les Constantin (cf. Annexe *infra*)

47 Claude Constantin, comme Richard Orion, est un enfant du pays, mais il ne s'agit pas exactement du même pays. C'est un enfant de Port-de-Bouc, ancienne forteresse ouvrière des chantiers navals. Fils d'un ouvrier qualifié port-de-boucain, petit-fils d'un agent de maîtrise des chantiers de Provence, pour ce qui concerne l'ascendance masculine ; fils et petit-fils d'une famille grecque arrivée à Port-de-Bouc en 1930, pour l'ascendance féminine, il est porteur de tout le passé et du présent de Port-de-Bouc²⁸.

48 En 1973, il se présente sur le marché de l'emploi et sur le marché matrimonial. Dix années plus tôt, il aurait eu toutes les chances d'entrer aux Chantiers de Provence. En 1973, il entre dans la filière des grandes entreprises industrielles de la zone ouest de l'étang de Berre. Après trois années de « fréquentation », il épouse, en 1976, la fille de deux employés de la Solmer. Ceux-là étaient arrivés en France en 1962 avec la grande marée des rapatriés d'Algérie. Aux alentours de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix, bascule toute l'organisation locale des filières parento-professionnelles « ouvrières » de la région. Comme Richard Orion, le fils de paysan, Claude se retrouve technicien à la Solmer. L'ambivalence du rapport au milieu social d'origine et à la nouvelle position professionnelle se retrouve chez tous les deux, mais sur des modes bien différents. Leur inscription professionnelle et, plus généralement, leur rapport à la grande industrie portent les traces indélébiles de leurs origines respectives. Chez Claude, le rapport au père est indissolublement lié au rapport à toute une condition sociale et au milieu local qui fut le terreau familial. C'est vrai pour Richard mais différemment, car la lignée paysanne inscrite dans la propriété terrienne apparaît beaucoup plus dans sa singularité de lignée familiale que chez Claude, fils de Port-de-Bouc, autant que de son père, pour lequel les rues port-de-boucaines étaient inséparables du milieu familial :

« Moi non, mon père n'a pas été aussi sévère, je dirais pas que j'ai été élevé dans la rue, mais presque. Je dis presque parce que, en comparaison avec d'autres qui ne sont pas allés à l'école, ils étaient dans la rue ceux-là. Moi, étant scolarisé jusqu'à 19 ans, je dis pas que c'est l'éducation de l'école qui m'a un peu surveillé, qui m'a mis un peu dans le droit chemin, mais enfin mes parents ont une villa dans un quartier à Port-de-Bouc et des gens qui ont une villa, les enfants sont toujours à droite et à gauche. Bon moi, c'était pas dans la rue mais presque, dans le droit chemin, mais dans la rue. »

Le lieu de refuge identitaire, c'est Port-de-Bouc, beaucoup plus que la famille.

« Port-de-Bouc, c'est un milieu ouvrier... Port-de-Bouc, j'y suis né, j'y ai mes amis d'enfance... Ils travaillent... pas à Solmer, heureusement, et lorsque je quitte l'usine, je vais voir mes amis d'enfance, c'est terminé. »

49 L'équipe de sport locale a cristallisé tout le sentiment de l'appartenance à la famille port-de-boucaine.

« J'ai commencé à faire du sport à 9 ans et puis de 15 ans jusqu'à 28 ans, j'ai fait du rugby... Le rugby c'était toute ma passion. »

50 Plus puissant est l'enracinement et plus violente sera la crise d'identité du Port-de-Boucain lorsque commencera à se désintégrer la communauté locale avec la fermeture des chantiers navals en 1966 puis avec l'implantation de la Solmer en 1973 : il ne s'agit

plus ici de la disparition lente et progressive d'un milieu rural qui s'éteint doucement au rythme des décès paysans.

- 51 La crise des chantiers navals n'a pas pris Claude par surprise comme elle l'avait fait pour son père et ses grands-parents. À cette époque, il est encore au collège et, lorsqu'en 1973, à 19 ans, il sort du système d'enseignement avec son baccalauréat technique, le marché du travail est encore relativement ouvert. Contrairement à Richard qui s'expatrie pour aller préparer un BTS, Claude s'arrête au baccalauréat. Tout d'abord parce qu'il a l'impression que sa progression, relativement au CAP de son père, est déjà bien suffisante, ensuite parce que la poursuite de ses études aurait entraîné automatiquement une décohobitation que les finances de ses parents auraient eu bien du mal à supporter. Enfin et surtout, il respectait ainsi la norme ouvrière qui dictait le rapport à l'avenir des jeunes gens de son âge :

« Le fait de m'arrêter, ça s'est passé l'année de terminale. Je voulais m'arrêter, beaucoup de copains de lycée s'arrêtaient ; ça influe, on ne dirait pas, mais ça influe... Beaucoup s'arrêtaient parce qu'ils étaient du même milieu que moi, ouvrier : "moi je m'arrête, j'ai pas envie, et toi, qu'est-ce que tu fais, moi je vais arrêter et puis après je chercherai du travail"... On se disait : "on se débrouillera pour trouver du travail". »

- 52 On est loin du projet individuel élaboré dans le secret de la négociation familiale et la perspective d'une promotion honorable de la lignée comme ce fut le cas pour Richard. Et puis, Claude n'a aucune raison de partir au loin pour affirmer son autonomie face au père, le groupe des copains port-de-boucains a suffi à cette tâche.
- 53 Entre la sortie du système éducatif et l'entrée à Solmer, deux années plus tard, s'inscrit une période d'essais-erreurs très proche de celle décrite par Richard. Claude se déplace sur le marché du travail local de petites en moyennes entreprises grâce aux relations amicales ou familiales qui ouvrent des portes sur le marché local de l'emploi. Un ingénieur de ses amis, rugbyman, lui ouvre même les portes du bureau d'études d'une usine de réputation internationale. Grande entreprise, petit établissement : l'ambiance y est « familiale », le rugby est proche. Il retrouve d'anciens dessinateurs des Chantiers de Provence, amis de son père et de son grand-père, sa qualification est reconnue dans le bureau d'études où il est dessinateur et où on lui donne de petites responsabilités. Comme Richard, il expérimente dans cet établissement de dimension modeste un type de rapport au travail complémentaire d'une forte inscription familiale locale. Comme pour Richard, les perspectives de salaires plus élevés et de carrières plus longues à Solmer l'incitent cependant à rejoindre le géant local, mais il y entre, lui, comme travailleur posté. Comme Richard, il va donc découvrir la grande entreprise moderne²⁹. L'idée lui fut suggérée par son beau-père, qui travaille à Solmer, et qui le fait embaucher « par l'intermédiaire de quelqu'un de bien placé à la Solmer »³⁰. Le beau-père veille au grain et pense à la carrière de l'homme en charge de sa fille. On reviendra sur ce point. Il n'est pas sans importance comme toutes les circonstances d'ailleurs par lesquelles on opère les choix structurants d'une vie.
- 54 Avec l'arrivée à la Solmer, « ça a déchanté », dit Claude. Du fait du travail en 3x8 principalement³¹, mais aussi du fait des rapports hiérarchiques et plus généralement de la perte d'autonomie et de responsabilité d'une vie professionnelle coupée des autres aspects de l'existence. Il entre au service entretien mécanique. Six années après, il y est toujours, déprimé par une certaine routine et surtout confronté au problème de tous les techniciens parvenus à un certain indice : le faible espoir de promotion.

- 55 Les structurations qui s'engagent à partir des années quatre-vingt vont lui ouvrir la voie, non sans mal, car il dit avoir fait des pieds et des mains et s'être bagarré. Son comportement réaliste et discret pendant les grèves de 1979³² lui avait déjà permis en 1981 de bénéficier de stages et en particulier d'un stage d'encadrement : en 1982, il devient agent de maîtrise (toujours dans le secteur de l'entretien). Le voilà loin des destinées informaticiennes du technicien supérieur Richard Orion, et voilà ouvertes les voies de la promotion : c'est très explicitement l'objectif visé, il fait ainsi partie de ces rares techniciens qui passent de fonctions techniciennes à des fonctions d'encadrement.
- 56 C'est une filière que la direction aimerait développer plus, mais on fait avec ce que l'on a, et rares sont ceux qui sont prêts à un tel passage, car, comme se plaît à le répéter Claude Constantin, il passe ainsi de l'autre côté de la barrière : maintenant, on l'appelle « chef ». Rien à voir avec les longues patiences ouvrières : il a mis cinq ans pour devenir agent de maîtrise. Trois conditions sont réunies chez Constantin pour opérer un tel passage :
- 57 a) Tout d'abord, le désir d'un rapport plus concret aux installations que celui qu'il connaissait dans sa fonction de technicien ; là, il planifiait sur le papier les interventions des autres, maintenant il dirige directement les opérations sur les installations :
- Claude.*– On touchait plus à la paperasse, aux papiers qu'à la mécanique en fin de compte... Le changement c'est... c'est moi et l'équipe qui allons dépanner.
- Thérèse.*– C'est fatigant.
- Claude.*– C'est fatigant, mais ça, c'est un autre problème. C'est moi qui décide si je dois intervenir tout de suite, attendre un moment, prévenir ma hiérarchie... On a plus d'initiative, je pense qu'on se fait plus apprécier dans ce boulot qu'avant.
- Ce mépris pour la « paperasse » est commun à bien d'autres techniciens d'origine ouvrière.
- 58 b) Ensuite, il accepte de continuer à travailler en 3x8. Le maintien en 3x8 est indiscutablement le prix le plus fort à payer pour devenir agent de maîtrise et ça, Claude ne le cache pas. Les 3x8 gâchent ses rapports à ses amis, ses activités sportives... En fait, c'est le couple qui a choisi cette option sur la base d'une organisation spécifique du dispositif familial où Thérèse n'exerce pas et n'entend pas exercer d'activité salariée. Mais, comme dans le cas de la famille de Richard Orion, ceci est grandement facilité par le fait que Thérèse, femme sous influence d'une famille pied-noir, est complètement insérée au quotidien dans son réseau parental : elle passe presque tous ses après-midi chez sa mère (« j'ai acheté une moto pour qu'elle puisse aller voir sa mère »). Les 3x8, c'est une affaire de famille. La famille est mobilisée suivant une organisation des forces de travail et des investissements familiaux pour accompagner la carrière professionnelle de son champion : il faut une motivation de l'ensemble de la famille pour y arriver et, lorsque la belle-famille, ou plutôt le beau-père vient en renfort de motivation, alors...
- 59 c) Enfin, passer ainsi « de l'autre côté de la barrière » implique un rapport fait à la fois de distance et de proximité au collectif ouvrier situé sous ses ordres :
- « Maintenant je suis le chef vis-à-vis de mes copains. Avant c'étaient mes anciens acolytes, maintenant je suis de l'autre côté de la barrière. De leur fait, pas du mien... J'essaie d'ailleurs d'amoinrir cet état de fait, mais c'est difficile... Les réactions dans le milieu ouvrier dont je fais partie sont difficiles à comprendre, à cerner. »
- 60 Pour Claude Constantin, contrairement à R. Orion et aux autres titulaires de BTS, le groupe de référence n'est pas celui des ingénieurs mais celui des ouvriers, il implique la totalité de l'identité sociale de Claude et pas seulement sa place dans la division du travail et des pouvoirs dans l'usine.

- 61 Claude ne répugne pas, bien au contraire, à aller mettre la main à la pâte sur les installations avec l'équipe d'entretien, l'inscription dans le collectif ouvrier ne lui fait pas peur, c'est toute son enfance et sa jeunesse port-de-boucaines et rugbystiques qui expliquent cela.
- 62 D'où vient la distance ? Du père lui-même, l'ouvrier des chantiers navals disparus, lorsqu'il lui conseille de ne pas s'impliquer dans le mouvement syndical. Et puis aussi de cette image de la déroute du milieu ouvrier port-de-boucain qu'il nous présente. Le monde ouvrier de sa jeunesse, son père, Port-de-Bouc, autant d'images imbriquées qui n'exercent plus la fonction d'identification positive qu'elles exerçaient pour les enfants de la génération précédente. La condition ouvrière se confond avec l'immobilisme du père.
- 63 Claude n'entre pas à Solmer pour rester toute sa vie un petit technicien rond-de-cuir (la paperasse !...), dit-il. Mais son baccalauréat n'est pas un BTS et ne le destine pas aussi facilement, lorsqu'il entre dans la dernière fournée d'embauché de 1975, aux fonctions techniciennes les plus intéressantes.
- 64 Et puis les liens du mariage le relie à une autre lignée familiale, une vraie, regroupée autour de son père sévère, celui qui fait devoir à ceux qui y entrent d'arriver à quelque chose dans la vie, et non la lignée ouvrière qui se confond avec un milieu social. La longue lignée, pied-noir celle-là, dont la figure centrale était le beau-père très sévère du père sévère, un entrepreneur de transports, haute figure des rudes entrepreneurs de l'Algérie de la première moitié de ce siècle³³.
- 65 Si Claude a épousé la fille, c'est avec le père qu'il signe une sorte de contrat moral familial³⁴ : les traditions pied-noirs sont encore vivaces ici. Les fiançailles dureront trois ans et le père pied-noir fera entrer son futur beau-fils à la Solmer un an avant de céder sa fille de 20 ans en mariage à l'homme de Port-de-Bouc. Lorsqu'ils se marient, ils disposent de pratiquement tous les équipements nécessaires. Le père a même prévu la maison de campagne pour les vacances des enfants, les projets d'accession à la propriété sont concertés en famille : comme nous disait le père lorsque nous l'avons rencontré : « Ainsi, j'ai tout le monde sous la main. » La lignée travaille au concret et pas seulement par l'évocation des ancêtres prestigieux. Surtout, elle est le lieu d'élaboration des grands projets : le père avait déjà laissé entrevoir les possibilités de promotion à Solmer et, maintenant, il propose au beau-fils, au fils et aux femmes de la famille le projet d'ouverture d'un commerce, un bar plus précisément. Claude est motivé.
- 66 Voilà donc que le projet d'ascension sociale par la maîtrise est fortement relativisé par cet autre projet. Et Claude, que l'on croirait totalement absorbé par son projet professionnel, rêve en fait d'un autre avenir. Paradoxal à une époque où le repli sur le commerce et l'artisanat devient exceptionnel quand on est salarié de l'industrie. Le projet verra-t-il le jour ? On pourrait en douter. Mais, en tout cas, le projet est là et bien là. On est loin des patientes épopées d'autres techniciens pour lesquels toute perception de l'avenir se ferme au sortir de l'entreprise.

- 67 Notre approche a pour effet d'accuser les différences, de souligner les spécificités, de mettre en évidence l'hétérogénéité de situations souvent subsumées sous la référence à une catégorie socio-professionnelle. Le constat que nous faisons de la très grande diversité et mobilité tant des positions ou places sociales que des trajectoires individuelles et collectives qui mènent à ces positions n'est-il que l'effet de cette lecture particulière des faits sociaux ? Nous ne le pensons pas.
- 68 Les récits singuliers que nous avons recueillis portent en eux-mêmes les traces de ces indéterminations, tant celles de positions que celles de trajectoires et des modes d'identification sociale³⁵. Restructurations, évolution des technologies, définition labile des postes et des fonctions, modification progressive des cursus professionnels des techniciens sont présentes dans toutes les incertitudes plus ou moins inquiètes ou angoissées de ceux que nous avons rencontrés. Seules les classifications donnent des points de repère bien fixes, mais sur ce point le problème est plutôt celui de la trop grande prédestination des destins catégoriels : on sait dans quelles zones de coefficient on est et dans quelle zone on a toutes les chances de rester. À l'inquiétude sur la définition incertaine des postes se surajoute alors dans certains cas la démoralisation due à la trop nette définition des coefficients.
- 69 De nouveaux métiers se dessinent peut-être, mais pour les hommes et les femmes que nous avons rencontrés (des hommes et des femmes de la génération des 30-35 ans), ils ne sont pas inscrits dans des mythes fondateurs et des signes de reconnaissance symbolique. Ils errent entre les symboliques ouvrières et celles des cadres, entre des modèles de solidarité ouvrière en crise et des modèles de reconnaissance sociale des cadres qu'on leur refuse. L'adhésion syndicale ne revêt plus grand sens dans ses conditions³⁶.
- 70 Appartenant à la génération des grandes mobilités professionnelles, ces nouveaux techniciens ne trouvent plus dans la lignée de points de repères bien solides : leur ambivalence vis-à-vis des valeurs, des savoirs, des modes de vie parentaux portent la

trace de ces doutes. D'où une sorte de scepticisme devant la valeur travail. Contrairement au père, leur investissement dans le travail est dé-moralisé.

- 71 Mais la question du rapport au travail et aux valeurs qui lui sont liées est-elle encore la bonne question ? Ne se déplace-t-elle pas vers celle du rapport au savoir, celle de ces modalités d'acquisition et des formes de socialisation qui leur sont liées ? Alors que le père, puis les pairs, étalent jusqu'à présent les principaux agents de transmission de ces savoirs, voilà que de grandes institutions spécialisées et en particulier les établissements publics d'enseignement, prennent le relais ; alors que ces transmissions faisaient l'objet de longs apprentissages où acquisition d'une qualification, acquisition de nouveaux savoirs et apprentissage de l'ensemble d'un mode de vie ne faisaient qu'un, l'État délivre de nouveaux titres qui, dès l'entrée dans la vie, vous qualifient leur homme.
- 72 Déshérence symbolique des lignées familiale et professionnelle et errance de cette génération ne riment-elles pas pour souligner le rôle historique de transition qu'elles sont en train d'assumer ?

NOTES

1. C'est au cours des années soixante que se constituent les nouvelles filières de formation de techniciens et de techniciens supérieurs. Les CET (Collèges d'enseignement technique) sont créés au début des années soixante avant de se transformer en LEP (Lycées d'enseignement professionnel) en 1977. La première promotion des baccalauréats F, G, H apparaît en 1969 et au cours de l'année 70, les IUT (Instituts universitaires de technologie) sont créés en 1966.

2. Serge Nauris, un autre technicien fils d'un ouvrier d'une grande entreprise nationalisée, a expérimenté à sa manière cette sorte d'enfermement technicien. La culture professionnelle familiale le fait « naturellement » entrer dans la filière technique. En plus, le grand frère a déjà tous les livres et ça évite des dépenses supplémentaires à la famille. Avec son baccalauréat technique, il veut entrer au CREPS, mais l'année où il veut le faire, son baccalauréat n'est pas validé ; il prépare donc un BTS. Une fois entré à la Solmer, il s'inscrit au CNAM (en 1974) et en 1978 obtient son DEST. Il lui faudrait encore trois ans pour devenir ingénieur du CNAM par la voie de la formation continue. Ou encore, il pourrait, comme sa femme l'y incite, quitter la Solmer pour deux années et faire l'École d'Ingénieurs de Grenoble. Mais il renonce : « Il a peur », dit sa femme. Lui dit qu'il « ne se sent pas » : « Je ne me sens pas la vocation d'ingénieur... c'est peut-être de voir les ingénieurs que j'ai à Solmer qui m'a mis cette idée en tête. C'est difficile à expliquer. »

3. Un entretien auprès du service du personnel fait apparaître que « les BTS d'informatique sont des denrées rares » et les autres BTS un bon passeport pour le métier de technicien. En revanche, le baccalauréat « ne veut rien dire », il n'ouvre pas les portes automatiquement à la catégorie de technicien. Il ne vaut que par ses conditions d'obtention (note, session, âge, expérience professionnelle) et par les capacités d'adaptation des titulaires de ce diplôme. On rejoint les résultats d'une enquête sur la formation des techniciens, en particulier sur le constat de la différenciation qui s'opère entre les titulaires d'un diplôme de technicien (baccalauréat ou brevet de technicien) plutôt orientés vers le marché du travail ouvrier (d'autant plus qu'ils sont fils d'agriculteurs et d'ouvriers et d'autant moins qu'ils sont fils de cadres ou d'employés) et les

titulaires de diplômes de techniciens supérieurs orientés vers le marché de l'emploi des couches moyennes salariées, cf. J.-P. Faguer, « Le baccalauréat "B" et le mythe du technicien », *Actes de la recherche en sciences sociales*.

4. Toutes les données le confirment, les besoins des entreprises industrielles en informaticiens et électroniciens qualifiés ne sont pas satisfaits. (Cf. *Le Monde de l'Éducation*, n° 101, janvier 1984). De plus, les emplois dans l'informatique industrielle sont très spécialisés et exigent des adaptations plus ou moins longues sur le tas (au moins deux ans). De 1981 à 1984, la Solmer fera passer 860 personnes en formation : on va trier les « informatisables » et les « papiers-crayons » dans les services car désormais l'enjeu est de décentraliser l'informatique dans tous les services (*Entretien. Service du personnel Solmer*, 1983). Un article récent souligne que la reconversion est un palliatif qui offre aux directions de nombreux avantages : elle permet d'éviter la constitution d'une « caste » (d'un État dans l'État) d'informaticiens purs ; elle permet de mieux les spécialiser et d'éviter en même temps un trop important *turn over* lié à la concurrence sur les salaires ; elle permet d'avoir des informaticiens plus impliqués, plus « esprit-maison » ; elle permet à fonction égale de moins payer les diplômés de formation continue. Ces reconversions sont d'autant plus aisées que l'extraordinaire souplesse des classifications informatiques permet tous les reclassements (Philippe Eliaken, « Formez vos informaticiens vous-mêmes », *L'Usine nouvelle*).

5. L'étude récente menée sur un échantillon d'une centaine de titulaires de BTS-DUT de la Solmer fait apparaître les chiffres suivants : pour les techniciens ayant plus de 7 ans d'ancienneté : 73 % ont suivi trois stages, 11 % ont suivi deux stages, 11 % ont suivi un stage. Sur la totalité des stages effectués par ces catégories de techniciens : - 40 % des formations ont concerné les techniques traditionnelles de la sidérurgie ; elles représentent 25 % de la durée totale des formations ; - 21 % des formations ont concerné l'informatique ; elles représentent 38 % de la durée totale des formations ; - 12 % des formations ont concerné les techniciens d'encadrement ; elles représentent 16 % de la durée totale des formations ; - 10 % des formations ont concerné l'automatisme ; elles représentent 6 % de la durée totale des formations. (Hélène Fossati & Gérard Saïd, *la restructuration industrielle, enjeu d'une qualification*.) Selon d'autres sources, la proportion des effectifs par catégorie concernés par des stages de formation par rapport à l'ensemble des effectifs de la catégorie aurait évolué comme suit : cf. stages de formation.

6. Cf. chapitre III, *L'usine : tenir la distance*.

7. Le modèle de la reconversion des non-diplômés est proposé en exemple dans un article de *L'Usine nouvelle* : « Gérard Bouteyron travaille depuis deux ans au service informatique de la Solmer à Fos-sur-Mer. Il est analyste-programmeur et est chargé plus particulièrement de la gestion des approvisionnements. En octobre 1980, il était encore électromécanicien, chef d'équipe et s'occupait de l'entretien et de la maintenance des ponts roulants et autres capteurs au cœur de l'aciérie. Travail posté en 2x8, "dans la chaleur et dans la saleté". Avec son BT – et bientôt son BTS, préparé grâce à des cours de formation continue au CNAM – Gérard Bouteyron aurait pu continuer de gravir les échelons hiérarchiques dans les services techniques. Il a préféré saisir l'occasion offerte par la direction de la Solmer et entamer une complète reconversion. "L'informatique ? J'avais entrevu ce que c'était au CNAM, et cela m'avait plu. Et puis je savais qu'en devenant informaticien, mes conditions de travail s'amélioreraient". Gérard Bouteyron abandonne donc sans regret l'électromécanique, une spécialité "qui n'est plus vraiment d'avenir". Test, entretiens psychologiques. Avec quinze autres salariés, il est sélectionné – le nombre de candidats était "impressionnant" – et suit le stage de neuf mois organisé par l'AFPA. » (Philippe Eliaken, « Formez vos informaticiens vous-mêmes », *L'Usine nouvelle*).

8. Selon l'enquête déjà citée, d'Hélène Fossati et Gérard Saïd, 75 % des stages pour les techniciens sont le fait de l'initiative de l'entreprise. Lorsqu'ils choisissent eux-mêmes des stages, les techniciens choisissent plutôt une formation d'enseignement général (avec le CNET par exemple), ou une école comme le CNAM.

9. Nous sommes aux antipodes de la situation des cadres autodidactes décrite par Luc Boltanski (*Les Cadres*, Paris, Minuit, 1983). Dans l'univers de l'atelier, à la différence de l'univers technico-commercial, les différences entre techniciens et ingénieurs sont bien soulignées et nulle gratification symbolique n'a jamais permis à un technicien (même cadre assimilé), de se confondre avec un véritable ingénieur. La rigidité des places n'autorise pas d'investissements trop forts et trop déplacés : on évite ainsi les effondrements brutaux d'image de soi qui caractérisent ces crises de la quarantaine des autodidactes technico-commerciaux décrits par L. Boltanski.

10. Marcel Audierme, un autre technicien, exprime ainsi sa vision de la hiérarchie indiciaire : « Il y a l'échelon 335 où l'on passe 4 bis... C'est la bourgeoisie de la Solmer... C'est vraiment un compte-gouttes. Vraiment, être 4bis, c'est autre chose, on est traité par la Direction comme étant de l'encadrement, qu'on soit technicien ou administratif, ou m'importe quoi. À partir de 335, on lève la barrière. Quand il y a du chômage technique, on ne chôme pas. Lorsqu'on est 4bis, on est considéré, on est quelqu'un. Et là, pour passer 4bis, il faut vraiment... »

11. « Par rapport aux jeunes diplômés, les travailleurs de cette classe d'âge (les plus de 30 ans) se déclarent presque trois fois plus satisfaits de leur emploi (54 %). En fait, nous remarquons que les plus mécontents sont ceux affectés du coefficient "305" (64 %)... la promotion constitue le problème majeur de ces travailleurs (75 %). » (H. Fossati & G. Saïd.)

12. Claude Thélot, *Tel père, tel fils. Position sociale et origine familiale*, Paris, Dunod, 1982.

13. Le schéma se présente ainsi : cf. position initiale, position finale.

14. L'imperméabilité des catégories ingénieurs et cadres est attestée par les chiffres suivants : cf. Source : *Bilan social entreprise Solmer*, cité par H. Fossati et G. Saïd. Cf. perméabilité des catégories.

15. Dans cette vision des problèmes sociaux et politiques se manifeste plus évidemment le travail de la lignée, on en saisit ici ou là les bribes accommodées d'un discret humour, par exemple : « Mon père, bon... il est à gauche, il est socialiste, mais en fait pas trop, parce que... ah, on ne sait pas trop quand même, il est propriétaire terrien, même s'il a très peu de terre... même si ça ne représente pas grand-chose... le cœur est à gauche, à la limite la gauche oui, mais pas trop à gauche, quand même, parce qu'on ne sait pas trop où l'on va... » (Richard Orion).

16. De toutes les familles « techniciennes » interviewées, celle des Orion se situe dans les revenus les plus bas, mais ce sont eux qui habitent la maison la plus vaste !

17. Richard.- En fait, c'est des avantages en nature, ça n'est pas cité mais c'est très important. Disons que si on voulait avoir l'alimentation qu'on a actuellement, du fait qu'on puisse avoir des légumes avec mon père, on aurait un budget bouffe qui serait énorme... ma femme fait des conserves. Colette.- De tout... oui sauf cette année, mais c'est exceptionnel, j'ai pas eu le temps. Richard.- Oui, avec la maison, elle ponçait les plâtres. - Vous avez beaucoup aidé à la maison ? Colette.- J'ai fait tout ce que j'ai pu. Colette.- Je me lève deux ou trois fois par semaine à quatre heures du matin pour faire du repassage... bon, à côté de ça, je lis... Disons que le temps que j'ai gagné à faire mon repassage au petit matin, d'abord ça me fait une économie d'électricité, parce que ça coûte moins cher... J'ai pas les enfants dans les pattes, c'est aussi très important, je travaille donc mieux, et puis c'est vrai, je me libère dans la journée. Quand on s'est mariés, mes beaux-parents nous ont offert la salle à manger. On s'est acheté deux chaises, de la salle à manger... [tes] parents nous ont acheté les fauteuils pour un Noël, et la salle à manger quand on s'est mariés. Ensuite, ma mère nous avait offert les éléments de cuisine, c'est-à-dire la cuisinière et le frigo. La cuisine, bon, la cuisine, on a vécu pendant des années avec une table de cuisine et des chaises qui étaient de la cuisine de ma belle-mère. Après quoi on a récupéré une vieille table en bois... Enfin, une assez jolie table, des pieds tournés et tout, qui était à ma mère, nous, on adore les vieux meubles. J'ai fait beaucoup de récupération que j'ai perdu ma mère, parce que, ma foi, personne n'en voulait, et moi j'adore le vieux, et puis de toute façon, on envisageait d'avoir une grande maison et on savait très bien qu'on manquerait de meubles ; donc j'ai récupéré... ça

par exemple, c'était à ma mère, mais on a récupéré une chambre, la chambre de ma fille, c'est une chambre qui était à l'arrière-grand-mère de mon mari, le lit de mon autre fille c'était le lit où je dormais quand j'étais gamine... bon, qu'est-ce qu'on a acheté ? La bibliothèque, et encore ! on l'a acheté à ma sœur qui voulait la vendre, alors on l'a acheté d'occasion, mais enfin, c'est du neuf. – Vous avez donc eu beaucoup de dons ? *Colette*. – Absolument. – Peu d'achat ? *Colette*. – Peu d'achat. Le divan, c'est ma sœur qui nous l'a donné... on n'a rien acheté, quoi.

18. Edmond Préteceille, « Pratiques sportives, pratiques sociales, le cas du volley-ball », in F. Ascher, R. Cortinovis, F. Godard, E. Préteceille, *Loisir et nouvelles pratiques sportives*, rapport DGRST, 1981.

19. Claude Thélot, *Tel père, tel fils...*

20. Le cursus de H. Trissot nous fournit un exemple de plus de l'extrême difficulté pour un enfant issu des couches populaires (en l'occurrence un milieu d'ouvrier très qualifié d'une grande entreprise publique) à passer du côté des ingénieurs par la voie du diplôme. L'entrée dans une école militaire lui permet, comme à beaucoup d'autres enfants d'ouvriers, d'arriver jusqu'à la première partie d'un baccalauréat technique. Il envisage alors deux possibilités : passer une seconde partie de baccalauréat technique et se présenter à l'entrée de l'École des Arts et Métiers ou entrer en Terminale « math-élém. », puis préparer l'entrée à Coëtquidan. Il choisit la seconde option. Il échoue, il doit cinq années à l'armée, il les lui rend puis entre à la Solmer mais pas du côté des officiers de l'industrie.

21. À ces dates, l'entreprise recrute environ 80 techniciens supérieurs diplômés, alors que, depuis le démarrage de l'usine, l'effectif des techniciens supérieurs diplômés n'avait pratiquement pas bougé. (Entretien, service du personnel, 1983).

22. Bien entendu, (on l'a vu pour les informaticiens), il restera encore longtemps des techniciens formés sur le tas et l'apparition des BTS et DUT ne date pas de 1982. En revanche, il est indéniable, d'une part, que ces diplômes sont de plus en plus requis pour exercer des fonctions de technicien et même d'agent de maîtrise et, d'autre part, que ces filières attirent de plus en plus d'étudiants. « Les IUT scolarisent en 1982 plus de 55 000 étudiants (moins de 2 000 en 1966-67) et les BTS publics plus de 45 000. Si l'on ajoute à cela les quelque 29 000 élèves inscrits la même année dans les BTS privés, on aura ainsi un aperçu des flux non négligeables de jeunes bacheliers qui s'orientent vers les formations de techniciens. » (*Bulletin de recherche sur l'emploi et la formation*, 5, nov.-déc. 1983, édité par le CEREQ.) Une étude réalisée en 1983 à la Solmer sur un échantillon de 133 personnes nous donne une première idée de la répartition des diplômes par catégorie. Cf. répartition des diplômes par catégorie.

23. C. Boltanski, *op. cit.*

24. Cf. tableau des classifications en annexes.

25. On peut alors penser que cette catégorie qui constituait une sorte de lieu d'aboutissement pour des trajectoires de mobilité sociale va éclater en deux. On aura d'un côté les techniciens hautement diplômés dans des technologies de pointe qui constitueront une filière d'insertion professionnelle massivement investie par les fils de cadres supérieurs ou moyens (c'est ce que semblent indiquer les matières de recrutement de certains IUT où l'on privilégie désormais le baccalauréat C). On aura de l'autre côté les techniciens moins diplômés, spécialisés dans des technologies moins avancées, issus de catégories plus populaires. Ceux-là fourniront peut-être les rangs de la future maîtrise. C. Constantin, dont nous contons l'histoire plus loin, est de ceux-là.

26. Les systèmes de personnalisation du salaire font que l'on ne peut de manière automatique faire correspondre un niveau de salaire à une place dans l'échelle indiciaire. Quant aux modalités abstraites de remise du salaire (par voie de virements postaux et bancaires et non de la main à la main comme avant), elles ne permettent plus aussi facilement qu'auparavant de se comparer aux autres sur l'échelle des salaires.

27. L'image d'un marché et du jeu d'individus calculateurs pour accéder à l'information afin d'élaborer des stratégies professionnelles ne vaut que pour des individus pour lesquels le jeu a un

sens précis et ce n'est pas le cas pour tout le monde, il s'en faut de beaucoup. Cette image est donc trompeuse car le modelé du jeu ne vaut que si tout le monde joue au même jeu. Constructeurs de modèles de jeu, à quoi jouez-vous ?

28. Comme l'indique l'arbre généalogique de Claude et de sa femme, avec l'Italie, la Grèce, l'Espagne et l'Algérie, toute une partie du monde méditerranéen est présente dans l'histoire de cette famille. Sans compter les origines lorraines du grand-père paternel de Claude.

29. « C'était aussi très intéressant, tout ce qui touche à la technique m'intéresse. Solmer c'est pas intéressant du point de vue technique, c'est un autre contexte... Ça n'a rien à voir... Solmer, c'est la grosse boîte, c'est la grosse cavalerie. L'ingénieur, il connaît pas son ouvrier à Solmer ! Tandis que là, j'allais, je disais bonjour Monsieur le Directeur, tous les matins ou presque. Et pas un bonjour à courbettes, un bonjour... Je me rappelle plus comme il s'appelle... mais enfin un bonjour. »

30. Lorsque nous avons rencontré Claude, nous avons déjà vu son beau-père qui nous avait expliqué comment il avait fait entrer fille, femme et beaux-fils à la Solmer.

31. « On a souvent des disputes... elles sont dues en fin de compte à la fatigue, à mon état d'esprit... lorsque je fais 7 nuits, je suis pas dans mon état normal. [...] J'étais de nuit, alors je parlais avec mon sac de sport. Je mettais un sandwich dedans, j'allais jouer au foot et à 8 h 30 je rentrais directement à l'usine et je mangeais mon casse-croûte. Ça a fait trop, ma femme aussi... »

32. « Pendant deux mois, ça a été dur. Mon beau-père, ma belle-mère étaient au chômage. Mon père travaillait en entreprise [sous-traitante] sur Solmer... Ils étaient tous à la rue. On essayait d'aller manger les uns chez les autres. Il n'y avait pas beaucoup de pitance... On s'est débrouillé quand même. On a abandonné le projet de maison [individuelle]. »

33. On notera que le père de Thérèse n'est pas entré sans mal dans la lignée d'entrepreneurs que constituait la famille de sa femme : ce fils de petit mécanicien qui précocement s'était mal avisé d'avoir un enfant avec une des filles de la lignée fut longtemps considéré comme un intrus. Co-bénéficiaire de l'héritage beau-paternel en Algérie, il avait commencé à s'installer avant la tempête du rapatriement. Avant de finir à la Solmer, il a tout essayé en France, depuis l'artisanat en menuiserie jusqu'à la librairie en passant par la tenue d'un bar. Point de départ : Port-de-Bouc en 1963, retour à Port-de-Bouc en 1974 avant d'aller à Martigues et après un long séjour à Grenoble.

34. Claude avait connu son père avant de connaître sa femme : en 1963, dans les rues de Port-de-Bouc, il est le meilleur copain d'un cousin de la famille pied-noir et il était encore en culotte courte qu'il connaissait déjà son futur beau-père. Il ne se lie avec sa future femme que dix ans plus tard.

35. Ils sont des récits d'indétermination, d'ambivalence sociale et non des récits d'affirmation d'identité forte dont la seule multiplication produirait un effet de diversité. Autrement dit l'indétermination provient de la structure même des récits et pas seulement de leur multiplication.

36. Selon l'enquête citée sur les techniciens de la Solmer, sur un échantillon représentant 50 % des « Bac+2 » de la Solmer, un seul est syndiqué.